Document généré le 18 avr. 2024 02:23

Séquences
La revue de cinéma

Arnaud Desplechin
Dans la forêt Desplechin

Olivier Bourque

Numéro 257, novembre–décembre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45049ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bourque, O. (2008). Arnaud Desplechin : dans la forêt Desplechin. *Séquences*, (257), 30–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ARNAUD DESPLECHIN
Dans la forêt Desplechin

Arnaud Desplechin représente le renouveau du cinéma français. À travers une filmographie riche qui fait la part belle aux portraits de famille écorchés, le cinéaste s'impose de plus en plus grâce à une vision insolite qui rappelle de grands réalisateurs européens... comprendre François Truffaut ou Ingmar Bergman. Séquences *l'a interviewé. Il sera à Montréal dans le cadre de Cinemania*

OLIVIER BOURQUE

Montréal appelle San Francisco. À l'autre bout du fil, une voix calme et posée. De petits rires de sa part émaillent le début de l'entrevue. On ne sait d'ailleurs pas s'il le fait par politesse ou s'il trouve vraiment drôle son interlocuteur.

Arnaud Desplechin et Mathieu Amalric

Pas irrité, pas de signes de fatigue : il est très poli, Arnaud Desplechin. On croit avoir affaire à un de ces réalisateurs très franco-français, à la verve directe qui rectifie les questions. Mais non, c'est tout le contraire. Et ce, malgré le décalage horaire et les entrevues qui s'enfilent les unes après les autres depuis qu'il est arrivé à San Francisco. Car avant, c'était Séoul, puis New York, Montréal, alouette.

De l'extérieur, cette vie semble excitante, mais de l'intérieur ? « C'est gris, très ennuyeux, c'est une succession de chambres d'hôtel », dit-il, mimant le ton de voix du réalisateur blasé. Probablement y a-t-il une part de vérité dans l'affirmation, mais du même souffle Arnaud Desplechin se dit conscient de sa « grande chance » de vivre de son art.

« Je vais participer au New York Film Festival bientôt. On va présenter un de mes films et après nous en discuterons avec les gens dans la salle. Je dois dire qu'il s'agit d'une expérience très émouvante », affirme-t-il.

Il a tout aussi hâte de se rendre à Montréal pour participer à Cinémania, début novembre. Une autre occasion pour lui de rencontrer les cinéphiles « dans une atmosphère chaleureuse » et de revoir Montréal. La dernière fois, c'était tout de suite après la Crise d'Oka de 1990 lors du Festival des films du monde.

« J'ai des souvenirs épiques de cette période. À l'époque, le festival de Toronto n'était pas ce qu'il est maintenant et tout se passait à Montréal », dit-il.

Dans sa voix, une pointe de nostalgie. Le déclin du FFM le désole, lui qui aimerait mieux que le lancement des films français en Amérique s'effectue de Montréal.

« Entre la France et le Québec, il existe des relations étroites. Nous sommes deux pays francophones; il y a des liens naturels, c'est une évidence », constate-t-il.

Un conte de Noël **suit la même trajectoire que les autres films du réalisateur. Au menu, ruptures de ton, règlements de comptes, psychanalyses, vacheries qui succèdent aux moments tendres.**

C'est en partie pourquoi Arnaud Desplechin a décidé de venir à Montréal présenter son dernier film, le très attendu **Un conte de Noël**. Pressenti jusqu'à la fin comme un des candidats à la Palme d'or, le long métrage qui était en sélection officielle à Cannes a dû se contenter d'un hommage bien symbolique à Catherine Deneuve pour l'ensemble de sa carrière. Dommage, car le film est fort réussi, un autre portrait familial au vitriol, dont Desplechin raffole.

La maladie (la mort ?) est le point de départ de ce conte assez cruel au premier abord. Une famille renoue ses liens et règle ses comptes lors de la fête de Noël célébrée dans leur Roubaix natal. Arnaud Desplechin, originaire également de cette ville du Pas-de-Calais, se défend toutefois d'avoir dépeint sa propre famille.

« Non, cela a peu à voir avec ma propre réalité... une chance d'ailleurs », dit-il en riant.

Tout de même, il y a un peu de Desplechin dans le personnage d'Henri, agneau sacrifié, enfant non voulu devenu monstre d'égoïsme et banni dans sa propre famille après une demande en ce sens par sa sœur malheureuse.

Il l'avoue du bout des lèvres. « Oui, je suis en partie Henri. Mais je me retrouve plus souvent dans les personnages féminins. L'émotion de la femme me parle davantage », avoue-t-il.

Pour créer cette famille rageuse et brutale, Desplechin a donc puisé dans ses influences plus que dans sa boîte à souvenirs. Toute l'équipe du film a donc regardé une de ses œuvres préférées, **Only Angels Have Wings** de Howard Hawks.

« On trouve dans ce film une brutalité dans la façon de se parler. Ça m'a beaucoup servi lors de l'écriture, car je voulais

Chiara Mastroianni et Melvil Poupaud

moi aussi avoir des personnages bagarreurs qui ont cette violence dans le langage », assure-t-il.

Autre influence, la ville de Roubaix elle-même. « On dit souvent à la blague qu'il s'agit de la ville la plus merdique du monde, la Sibérie de la France », lance-t-il à la blague. Pourtant, dans **Un conte de Noël**, elle est magnifiée à l'extrême. Sous la houlette du réalisateur, Roubaix devient une métropole bordée de néons aux accents de jazz où se mêlent nostalgie du temps passé et vitesse propre aux grandes villes.

Mais c'est justement ce qui a plu à Desplechin. L'exploration d'une autre réalité, celle du cinéma. « C'est un conte. On peut tout faire dans un conte. On peut y mettre du mystère, des éléments mythologiques, comme la maladie sanguine de Junon (la mère). C'est la même chose avec Roubaix, je voulais transformer sa réalité », affirme-t-il.

Un conte de Noël suit la même trajectoire que les autres films du réalisateur. Au menu, ruptures de ton, règlements de comptes, psychanalyses, vacheries qui succèdent aux moments tendres. Au final, une émotion franche dans la lignée de **Rois et Reine**. Puis une signature totalement insolite mais fortement sous influences.

Catherine Deneuve parle à la caméra sur le ton de la confidence; on a l'impression de voir Liv Ullmann se confier dans sa bibliothèque dans **Sonate d'automne**. Henri regarde le portrait de sa femme disparue, Madeleine, puis une visite au musée est accompagnée d'une musique à la Bernard Hermann... Le **Vertigo** d'Alfred Hitchcock n'est pas loin.

L'ensemble est touffu, inclassable. Regarder du Desplechin, c'est comme entrer dans une forêt. D'ailleurs, il assume cette comparaison totalement. « Oui, c'est une image qui me va très bien. Si je peux laisser cette impression aux gens, c'est que j'aurai réussi à faire mon cinéma », dit-il.

À travers cette forêt mixte, se retrouvent les acteurs de la famille Desplechin. Dès son premier essai, **La Vie des morts** en 1991, il fait jouer Emmanuelle Devos et Marianne Denicourt. Puis, se sont ajoutés d'autres acteurs au fil du temps, dont Catherine Deneuve et Mathieu Amalric.

Son rapport avec les acteurs est primordial, même s'il concède ne jamais écrire pour eux.

« Je ne vois pas un acteur en particulier lors de la préparation du scénario. C'est après que tout s'impose », avoue-t-il.

Arnaud Desplechin doit beaucoup aux acteurs. Notamment à Mathieu Amalric. « Il m'a tellement appris de choses, Mathieu. Mais je dois toujours travailler fort pour l'avoir. Avant chaque film, je dois lui faire la preuve que le personnage sera différent des autres qu'il a faits. C'est un défi de le convaincre. »

Mais après, sur le plateau, c'est le réalisateur qui décide. Pas de manière autocratique. Non, Arnaud Desplechin est du genre à se mettre dans la peau de tous les artisans du film pour mieux connaître leur position. Il est un réalisateur du détail. « J'imagine que c'est pour avoir un total contrôle sur le contenu. Mais je ne peux demander, par exemple, aux acteurs de faire quelque chose que je n'ai pas ressenti auparavant. Je veux comprendre leur travail au complet. C'est quelque chose de très physique », résume-t-il.

Justement, l'ambiance sur le plateau ressemble parfois à celle décrite dans ses films. Desplechin affirme qu'il a besoin « d'une forme de chaos organisé ».

« Quand je tourne, j'ai besoin de musique, de bruit, de cafés... j'ai besoin de fumer aussi. Quand la caméra s'allume, ça devient religieux, mais entre les prises, j'aime que nous soyons dans un état d'anarchie », dit-il.

Catherine Deneuve aimait justement ce climat, qui « lui allait bien ». D'ailleurs, le réalisateur et l'actrice se comprennent. « C'est une femme super intelligente. C'est plus facile de diriger une personne comme elle. Puis, elle est totalement insolente, ce qui me plaît aussi énormément. Cette forme d'anarchie sur le plateau, elle aimait ça finalement beaucoup. »

Arnaud Desplechin est plus secret cependant sur ses projets futurs. Il dément une information qui circule sur Internet selon laquelle il serait en train de plancher sur un film de fiction d'après les romans *Tromperie* et *La Contrevie* de Philip Roth. « Je vous confirme que je suis un admirateur éperdu de Philip Roth. Donc, si un jour vous apprenez que je suis en train de tourner le film d'un de ses romans, dites-le-moi, car je serais aux anges », s'amuse-t-il.

Non, dans un futur pas trop lointain, Desplechin aimerait poser sa caméra sur les années 80. Il est d'ailleurs à l'écriture en ce moment. « C'est une décennie très intéressante, surtout avec le recul », pense-t-il.

Du Desplechin à la sauce 80, on en salive déjà. Le commentaire le fait rire. Il sait très bien que le spectateur a encore et toujours une envie folle de retourner dans son univers. Qu'on lui prenne la main jusqu'à sa forêt. Un endroit inquiétant et sûr à la fois. Un cinéma qui ressemble à la vie. S